

On a dit de lui : „un cerveau si prompt que l'émotion souvent s'est formulée avant la connaissance de l'émotion.“ Paul Fort comme ce Romain ivre, ami de Pollion, sait sauter par-dessus son ombre.

Paul Fort fréquente des gens de haute mine et des gueux, les chemineux des grandes routes et d'historiques voyous; les nymphes des fontaines, les dryades sous l'écorce, les sirènes sur les flots, la plupart des dieux, surtout des déesses, quelques demi-dieux, tous les héros. Il hante la forêt, la mer, la montagne et la plaine; il a dû, dans une de ses nombreuses vies antérieures, avoir été l'intime de Louis XI, dans une autre, porter la hallebarde sous Henri III. Et, pour avoir évoqué — avec quelle précision — l'amour au pays latin, le bal Bullier ou encore le moulin d'Orgemont, si propice à l'envol des bonnets, il n'en virgilise pas moins en pastorales, et met sur ces lèvres les pipeaux de l'Eglogue.

Dans notre mémoire enivrée, tout poète-roi a son cortège : Lafontaine est inséparable de sa suite animale; autour de Racine, de Corneille se fixent des attitudes historiques ; Victor Hugo traîne derrière lui, enchaînés comme des esclaves, les figures légendaires de l'épopée séculaire: derrière Paul Fort, porte-lyre se presse la foule innombrable: “ Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde — (de ce monde qu'il a créé) — voulaient se donner la main.“ Voici Orphée, et c'est Paul Fort lui-même, voici Endymion